



HAL
open science

L'intime, le politique et l'amitié. Retour sur une enquête à Barcelone

Amélie Nicolas

► **To cite this version:**

Amélie Nicolas. L'intime, le politique et l'amitié. Retour sur une enquête à Barcelone. 2018. hal-02096089

HAL Id: hal-02096089

<https://hal.science/hal-02096089>

Preprint submitted on 10 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'intime, le politique et l'amitié

Retour sur une enquête à Barcelone.

Amélie Nicolas, sociologue, Centre de recherche nantais Architectures, Urbanités (CRENAU), UMR AAU 1563

Conférence donnée à l'école des Beaux-Arts de Nantes, le 18 mars 2018, dans le cadre du programme « Penser depuis la frontière »

Bonjour à tous,

merci d'être venus aujourd'hui à cet atelier de recherche que nous avons intitulé « Prendre le pouvoir entre amis. L'expérience de Barcelona en comú à la frontière entre art et sciences humaines et sociale ».

Permettez-moi de vous présenter d'abord celle et ceux qui sont nos invités cet après-midi, que nous allons prendre plaisir à écouter et avec qui nous pourrions avoir un débat amical.

Pau Faus, architecte de formation, et artiste visuel, et il vous présentera son travail documentaire autour d'Ada Colau, mairesse de Barcelone depuis 2015.

Julia Ramirez Blanco, historienne et critique d'art, est actuellement chercheure en post-doctorat Juan de la Cierva et enseignante au Département d'Histoire de l'Art de l'Université de Barcelone. Ses plus récents travaux traitent des relations entre art, utopie et changement social. Elle est l'auteur du livre *Utopías Artísticas de revuelta*. (Cátedra, 2014), qui explore les dimensions esthétiques et utopiques de quelques mouvements sociaux.

Manuel Bertrand, architecte diplômé en 2016 de l'école d'architecture de Nantes. Il a, dans le cadre de son projet de fin d'étude, participé à l'enquête menée à Barcelone en même temps qu'il s'était engagé dans les mouvements de Nuit Debout à Nantes. Co-fondateur du collectif VOUS, il travaille, habite et partage une amitié avec les onze autres membres du collectif. Pour un projet qui touche à sa fin, "Colocasept", il a vécu pendant deux ans et demi, dans un petit appartement de 53 m² avec 6 colocataires, expérimentant volontairement un « habiter en très haute densité ».

Aurélien Robert, philosophe, chargé de recherche au CNRS. Historien de la philosophie antique et médiévale, spécialiste de la réception d'Aristote et Epicure, il s'est aussi intéressé aux frontières entre les disciplines universitaires dans l'histoire des savoirs (il a notamment édité l'ouvrage collectif *Frontières des savoirs à l'époque des premières universités*, Rome, 2015 et *L'éthique à la croisée des savoirs*, Vincennes, 2012). Il s'intéresse en outre au mouvement solidariste et à l'essor du mouvement coopérativiste en France à partir de la III^e République et a étudié la pensée de certains philosophes solidaristes comme Léopold Mabilleau.

C'est un **véritable plaisir** de terminer un programme de recherche, et particulièrement celui-ci, parce qu'il a été un moment un peu spécial dans mon parcours de chercheuse.

Il n'est pas un programme de recherche classique, et pour ma part, il m'a autorisé à me déplacer, par rapport à mes thématiques habituelles de recherche.

Ce programme est fondé sur un désir partagé d'essayer quelque chose, de partir à la recherche, de tester, voire de forcer le décentrement, d'interroger, vous le savez, un « penser depuis la frontière ». *Border as method*.

Le point de départ de cette recherche a été pour moi un moment de discussion entre amis.

Sur l'Europe, sur les mouvements sociaux, sur les élections et nos espaces de la représentation politique, sur nos convictions mises à l'épreuve. Nous étions en 2016, et en France, les mouvements de Nuit Debout se tenaient sur les places de quelques grandes villes. Dans les discussions avec Miren Icazuriaga, mon amie espagnole, la résurgence des mouvements du 15M est arrivée. Le débat commençait, en France, dans le cadre des élections présidentielles. Une période spéciale d'intensité politique, et l'enjeu d'une performativité des idées qui devenait plus fort.

Tout ça, vous me direz, est **banal, ou plutôt très personnel, très confidentiel**. C'est de l'ordre de « la vie privée des convictions ».

C'est pourtant là le point de départ de cette recherche. Celle d'imaginer un dialogue réflexif et transfrontalier entre deux citoyens, chercheurs et amis, l'un espagnol (Miren Icazuriaga), l'autre français (Amélie Nicolas), acceptant de mettre sur le métier leurs histoires, les lieux, les temps et les contextes de leur rapport respectif à la chose politique, et de voir ce que cela pourrait produire.

Très vite, cette unique perspective, celle de ce dialogue peu académique, a gêné en quelque sorte les valeurs intellectuelles et scientifiques que la sociologue que je suis a construites au fil de sa trajectoire de recherche. Une certaine crainte sans doute à me projeter immédiatement dans l'expérimentation de nouvelles formes d'écriture, plus subjectives, plus narratives, et possiblement plus aut centrées.

A mon sens, pour établir la légitimité de ce dialogue, il me fallait passer par un autre temps de recherche, préalable, et lié à une enquête de terrain. Ce que la sociologue que je suis sait faire.

D'où **l'idée de partir à Barcelone** et de prendre au sérieux l'expérience politique de cette nouvelle municipalité à partir d'une enquête située au sein de l'hôtel de ville.

Vous le savez, en quatre ans, entre le 15M (2011) et le 24M (2015), la vie politique en Espagne a changé d'expression. La vitalité citoyenne associée à la mobilisation des mouvements sociaux et artistiques, du champ associatif et militant, ancré ou émergent,

ont fini par porter au gouvernement municipal de Barcelone (mais aussi de Madrid, la Corogne, Zaragosa, Cadiz) des équipes de représentants de « l'indignation » jusqu'à hors de portée du pouvoir institutionnel. Cette situation inédite interpelle le citoyen et le chercheur au regard de la vie politique en France.

Cette enquête s'est tout de même établie sur un temps court, elle s'est déroulée en avril 2016 et a donné lieu à une série de 9 entretiens, entretiens bio-thématiques, avec les élus et sympathisants de la nouvelle municipalité et du parti Barcelona en comú.

C'est par **l'usage d'un protocole de terrain**, que nous avons déjà pu tester avec d'autres collègues du laboratoire, et que nous avons pris l'habitude d'appeler « Pousser les portes de l'hôtel de ville » que la démarche d'enquête à Barcelone s'est déroulée.

« Pousser les portes de l'hôtel de ville », c'est se donner la possibilité, en tant qu'enquêteur, de ne pas présager que les espaces politico-techniques de la ville seraient nécessairement à distance, et que leur compréhension passerait alors par des analyses plutôt froides des programmes et des politiques publiques, des stratégies d'action et des réseaux d'acteurs. C'est un protocole descriptif qui articule analyse et confiance avec l'objectif de « dédramatiser » notre relation à la représentation politique.

« Pousser les portes de l'hôtel de ville » comme une manière de « penser depuis la frontière » ; Ainsi, le rôle de l'interview, de l'entretien a été privilégié et pensé comme la base d'une enquête narrative. Les interviews sollicitées se sont attachées **aux récits croisés d'une histoire personnelle, souvent militante, à celle d'une histoire institutionnelle**, celle de la responsabilité politique et de l'engagement partisan. Partir des trajectoires individuelles, parfois dans leurs dimensions intimes ou affectives, partir des périodisations et des perceptions des événements-ruptures, et des moments-clés proposées par les interviewés, a permis d'interroger la mise en place d'un récit historiographique naissant, et nous a renseigné sur les tactiques de légitimation et d'action d'un pouvoir en train de s'exercer. C'était donc partir à la recherche de la frontière entre citoyenneté intime, citoyenneté publique et exercice du pouvoir, frontière entre action militante et pouvoir institutionnel, frontière entre échelle locale et échelle inter ou trans-nationale (les personnes et les références circulent en effet entre l'Amérique latine et l'Espagne), frontière entre mémoire et histoire.

Ici, la présence de **Miren Icazuriaga**, philosophe, amie et résidente à Barcelone, associée à l'enquête, aura permis de faire le lien entre la demande venant d'un laboratoire de recherche français et l'agenda des élus. Elle aura surtout permis une circulation entre les langues utilisées (espagnol, français et catalan) qui se sont croisées dans l'interview, mais aussi dans les prises de notes sur les carnets de bord, dans les transcriptions, traductions et interprétations des entretiens, alternance et circulation des langues qui a opéré entre les rôles de la représentation politique et les enjeux d'une

confiance des interviewés sur leur trajectoire et leur fonction. Cette enquête a aussi permis d'emmener sur le terrain **Manuel Bertrand**, étudiant stagiaire au CRENAU, notre laboratoire de recherche. Manuel, 23 ans, avait pu passer en 2015 une année d'études en Argentine, à Buenos Aires, et restait très interpellé par les mouvements sociaux plus spontanés de la jeunesse espagnole, à savoir les *okupas* (forme politique de squat), ou les mouvements de revendication par campements sur les places (la place Catalunya est un bel exemple). Sa présence est ici à noter dans l'enquête, car nous arpentions, à trois, les couloirs de l'*ajuntament*

L'enquête a eu lieu sur un temps court, et à une période très particulière de l'histoire espagnole : en effet, en 2016, aucune majorité gouvernementale n'a pu se dégager des élections générales suite à l'absence de coalitions en faveur de Mariano Rajoy ; on constatait aussi un recul net des deux partis dominants depuis la fin du franquisme, à savoir le Parti populaire (PP) et le parti socialiste espagnol (PSOE) ; et enfin, on assistait à la montée de deux nouveaux partis, Ciudadanos (parti de centre-droit) et Podemos, se présentant comme un parti de gauche alternative. Cette période d'incertitudes politiques a été une chance pour pouvoir reconstituer une périodisation complexe sur un temps relativement court ; depuis 2011 et les mouvements du 15M, mais surtout, dans le contexte de l'arrivée au pouvoir de Barcelona en Comú, la période de janvier 2014 à mai 2015 (que l'on verra particulièrement dans le film de Pau Faus). La mémoire des interviewés était affûtée et leur désir de transmettre patent. Nous avons donc eu la possibilité de réaliser ces entretiens, par rapport à un personnel politique peu soucieux encore de sa communication, ou mieux, organisant sa communication sur une attitude d'empathie et de proximité, gage selon ces nouveaux élus d'un véritable service politique¹.

C'est donc sous formes de « questions posées » que nous avons mené cette recherche, dans le cadre d'une sociologie « à chaud », visant à comprendre, depuis la perspective des acteurs eux-mêmes, l'arrivée au pouvoir d'une nouvelle équipe municipale. Vous le verrez tout à l'heure, mais **la démarche de Pau Faus** dans son documentaire renvoie, même si nos positions sont bien distinctes, à ce même désir d'articuler reconstitution des faits (démarche historienne) et possibilité de l'expression des affects.

- Ouverture au champ de l'art

Traverser la frontière de la France vers la Catalogne a aussi été le moment d'une rencontre et d'un dialogue ouvert, amical et sérieux, entre art et sciences sociales.

¹ Nous avons aussi essayé quelques impossibilités d'entretiens, ces nouveaux élus étant aussi en surcharges. C'est le cas avec Ada Colau, et les trois premiers adjoints au maire : Girardo Pisarello, Jaume Assens et Gala Pin, en déplacement lors de notre enquête.

L'ouverture au champ de l'art, que notre projet collectif de recherche appelle, a permis la rencontre avec **Julia Ramírez Blanco**, historienne de l'art et critique, vivant à Barcelone, et qui à la suite de l'enquête a proposé un contrepoint, un prolongement, à partir de l'analyse de sept œuvres qui renvoient à des dispositifs politiques de contestation sociale et urbaine, et à des utopies artistiques. Julia Ramírez Blanco, spécialiste des pratiques activistes et de visions utopiques de l'art contemporain², propose donc une nouvelle source historiographique permettant de relire à sa manière la situation politique espagnole, catalane et barcelonaise. Sept œuvres d'art contemporain qui accompagnent et interrogent autrement la lecture socio-anthropologique du politique. Ici, sciences sociales et histoire de l'art s'écoulent, se partagent, se complètent plus qu'elles ne se dissolvent dans un même ensemble heuristique ou épistémologique.

Il s'agit bien d'histoire, de corpus, de considération des sources dans ce travail en commun que nous avons initié avec Julia.

Mais il y a aussi **une frontière ouverte**, dans le travail du chercheur, avec des formes d'action, des choix ou des effets de posture qui se mettent en place.

Pour ma part, cette enquête qui a privilégié les témoignages individuels avec l'idée de reconstituer l'histoire du « saut institutionnel » d'activistes ou de militants désormais élus a bien sûr pu m'interroger sur le rôle que le sociologue choisit d'avoir ou finit par avoir malgré lui ; un rôle parfois **à la frontière avec celui du journaliste du journaliste de l'écrivain public**, voire de l'historiographe officiel du nouveau parti ?

Dans cette histoire, le champ de l'art n'est pas extérieur. Julia Ramírez Blanco a parlé de certains processus d'activisme, inventés depuis les institutions du monde de l'art, comme l'initiative « Las Agencias » au musée MACBA de Barcelone, où s'affairent et se préparent des personnalités très liées à la nouvelle politique de Barcelona en comú. Le musée s'est ouvert en atelier de préparation des mouvements sociaux de rue ou de places ; L'art, bien sûr, interroge, commente mais peut surtout, quand l'amitié s'en mêle aussi, outiller les préoccupations de ces mouvements politiques et sociaux et leurs problématiques.

! **Ouverture sur la question de l'amitié**

Quand l'amitié s'en mêle ! Poser cette question de l'amitié nous a paru être, **plus qu'une conclusion à cette histoire reconstituée par les sciences humaines et sociales et par l'art, être un nouveau point de départ.**

Sans doute parce qu'au cours de l'enquête, **l'enjeu de l'amitié a émergé, en creux.** Ici, avec Barcelona en comú, nous racontons aussi l'histoire d'un groupe politique fondé sur

² cf. Julia Ramírez Blanco, *Utopías artísticas de revuelta : Claremont Road, Reclaim the Streets, la Ciudad de Sol*, Madrid : Cátedra, 2014

une relation amicale et un même engagement dans des mouvements sociaux.

Cette question de l'amitié a émergé depuis les récits des interviewés ; autant d'un point de vue confidentiel, affectif, personnel que comme une condition de possibilité d'un horizon du commun. **Barcelone en commun.**

Dans les récits des interviewés, les relations d'amitié et d'interconnaissance sont revendiquées **comme constitutives de leur engagement dans les mouvements sociaux et à sa suite dans la possibilité pour certains de faire le « saut à la politique »**. Un de nos interviewé nous racontait comment ces relations d'amitié ont permis, avec une certaine audace, de convaincre, un tel ou une telle, de faire partie de la liste électorale. « Allez, viens, c'est maintenant! ».

L'histoire de l'engagement de ces interviewés prenait appui à la fois sur la dynamique assez spontanée des « okupas » (occupation) des places au cœur des villes, mais surtout, effet de génération aidant (ils ont environ 40 ans aujourd'hui) **dans l'histoire d'un engagement pour nombre d'entre eux dans les mouvements dits « no global, no war » des années 2000** ; mouvements de la démondialisation, de l'anti-capitalisme, de l'anti-austérité, de lutte contre la dette, privée et publique, de l'anti-corruption, mouvements qui sont fortement structurés en Amérique centrale et Amérique latine (autour de Correa en Equateur par exemple, ou des mouvements indigènes au Guatemala), et qui ont trouvé un nouveau point d'ancrage dans l'Espagne de la crise d'après 2008. La plupart de nos interviewés ont fait état de leur expérience en Amérique latine et nous ont raconté comment ils se sont **acculturés à la méthodologie de l'assemblée et à un certain idéal non hiérarchique**, à l'enjeu d'inventer autre chose que l'institution froide.

Ces mouvements, nous dit-on, ne sont pas de nature syndicale et ne s'articulent pas aux formes traditionnelles des partis politiques.

Dans le cas de Barcelona en comú, c'est donc **une nouvelle grammaire politique qui se met en place**. Un nouveau langage : le féminisme, le genre, le corps, le tutoiement, pratiqués sans peurs (la femme qui allaite au Congrès). Un langage émotionnel assumé. L'empathie (p. 35), le « langage du soin ».

Mais aussi **la valorisation de l'échelle locale, très locale** (celle des quartiers) dans la structuration de l'association politique (ce qui est possible à Barcelone par rapport à une histoire des quartiers qui ont résisté à cette échelle sous la dictature franquiste, à une époque où les partis étaient interdits. Ce qu'on appelle le « mouvement des vecinos » et qui est encore fortement ancré dans la structure sociale de la ville).

Une nouvelle communication politique donc, où, nous raconte-t-on, **communiquer, c'est créer du commun**. On oppose la logique de l'assemblée à l'unique logique de la représentation ; on valorise les affects, la subjectivité, l'expérimentation (en réactivant les

slogans comme « le personnel est politique » et on remet en question l'unique vision d'un rationalisme politique ; et on défend ou assume le rôle de l'amitié dans les formes de l'association politique.

Toute cette actualité autour du mouvement des communs (intellectuelle et de l'ordre de l'expérience politique) engage cette question de l'amitié, **de façon encore assez sourde ;**

Le commun pensé comme **communauté de biens** (et de pas tous les biens que l'on pourrait décider de mettre ou d'avoir en commun) n'est pas le communisme.

Si l'on transpose, au risque de faire un saut peut être radical, l'ami n'est pas le camarade !

Si la camaraderie renvoie à une relation ancrée dans l'institution sociale et/ou politique (nous pensons d'abord à l'institution scolaire, aux camarades de classe, qui trouve sa suite dans la logique partisane, à gauche, socialistes, communistes, la logique syndicale, mais aussi au sein des partis nationalistes), l'amitié est souvent hors institutions.

Cette question de l'amitié prise dans les filets des mouvements des communs, nous la posons ici, **comme un nouvel enjeu de recherche, du moins de débat.**

« Amis », « camarades », « frères », « compañeros », autant de mots qui interrogent ces formes d'associations politiques, qui, selon les contextes, sont plébiscitées, invoquées ou bien dissimulées, réfutées. Interroger l'amitié, c'est alors repenser la « philia » comme stade premier de l'association politique comme le présentait Aristote³ ou la considérer, au contraire, comme suspecte voire déviante car elle serait, par exemple, une forme opaque et non légitime dans l'égalité républicaine. Elle renverrait parfois à la gloire des réseaux de la résistance (Ami entends-tu ?), et parfois au soupçon de corruption, de privilège, de cooptation, de clientélisme malsain.

La chance d'être dans une école d'art nous engage à poser la question du rôle de l'amitié dans **le contexte du travail de l'artiste ou du créateur.** Dans le champ de l'art ou de la création en effet, **l'amitié ne semble pas suspecte.**

Tout à l'heure, **Julia Ramirez Blanco** nous parlera d'un sujet qui lui est cher, celui des confréries d'artistes au 19e siècle, et qui, à bien des égards nous montrera comment, dans le champ de l'art, cette question de l'amitié, de la confrérie, est opérante et légitime. **Manuel Bertrand**, quant à lui, nous racontera comment ses études d'architectures et aujourd'hui l'organisation de sa vie professionnelle et de son métier tiennent largement à des histoires d'amitié qui lui ont autorisé d'expérimenter dans le champ « indiscipliné » de l'architecture.

Dans les sciences humaines et sociales, cette question de l'amitié est assez obscure. Et ne s'apparente pas vraiment à un objet légitime de recherche. **L'amitié n'est pas une**

³ Aristote, *Ethique à Nicomaque, Livre VIII*, (trad. J. Tricot), Vrin, 1994

catégorie clé des analyses sociologiques ou anthropologiques.

Elle est au mieux induite des recherches sur les sociabilités et les réseaux comme forme constitutive de la vie sociale, à la suite de **Simmel**, pour qui il n'y a pas de spécification du lien d'amitié, on est plus dans une valeur générale de l'intersubjectivité dans la vie sociale.

Avec les perspectives interactionnistes travaillées par les sociologues de Chicago, l'influence du contexte dans lequel s'élaborent les relations sociales est clé, et ainsi peut-être la question de l'amitié : proche de l'interactionnisme symbolique, **Robert Paine**, dans son livre *In search of friendship. An exploratory analysis in « middle class » culture*, paru en 1969, a travaillé sur l'amitié telle que la définisse les acteurs eux-mêmes, des valeurs qu'ils y investissent et des liens avec les institutions sociales.

Elle est au pire pensée comme une illusion, si l'on pense l'amitié à partir de la question du désintéressement. **Bourdieu**, dans « Un acte désintéressé est-il possible ? », dans *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, « Points Essais », 1996 [1994], p. 149, stigmatise la « vision enchantée, et mystificatrice, des conduites humaines », rappelant bien que « la sociologie postule que les agents sociaux n'accomplissent pas des actes gratuits ».

Elle est surtout oubliée. Cette question de l'amitié est assez généralement renvoyée au champ de la psychologie ou psychologie sociale dans une analyse du développement de la personnalité.

Si l'on regarde du côté de l'histoire, et notamment à travers l'entreprise dirigée par Philippe Aries et Georges Duby de *l'Histoire de la vie privée* à la fin des années 1980, l'amitié émerge, mais il me semble, que moins que l'objet amitié en tant que telle, elle sert surtout à **légitimer l'introduction de nouveaux corpus**, ceux de la correspondance, des sources privées, dans le champ de l'histoire.

Revenant sur l'amitié à la frontière entre l'intime et le politique, du légitime ou de l'illégitime présence de l'amitié dans le champ politique, de l'amitié comme moment clé d'une expression publique de ses convictions politiques, comme espace ou forme possible de l'association politique l'appel à un ami, **Aurélien Robert**, philosophe, semblait justifiée. Et c'est dans une lecture critique de cette question de l'amitié dans l'histoire de la philosophie politique qu'Aurélien Robert nous embarquera tout à l'heure.

Vous l'avez compris, nous traverserons ce soir différentes frontières des savoirs, alors je vous souhaite une bonne traversée. Et je vous propose dès maintenant de visionner *Alcadessa*, le film réalisé par Pau Faus en 2016.